

PALACIOS, Concepción & Pedro MENDEZ (éds.), (2013) *Femmes nouvellistes françaises du XIX^e siècle*. Bern, Peter Lang, coll. Espacios literarios en contacto; 4, 336 pp., ISBN 978-3-0343-1409-1.

Mots clés : femmes, nouvelles, recueil, genre, histoire littéraire, *gender*, presse.

Poursuivant leurs travaux sur le genre court, Concepción Palacios et Pedro Méndez proposent un ouvrage collectif, qui regroupe vingt-deux contributions autour de nouvelles françaises écrites par des femmes au XIX^e siècle. Comme le rappellent les éditeurs dans leur présentation (pp. 9-25), ce nouveau recueil d'essais s'inscrit dans plusieurs projets de recherche sur le récit court au XIX^e siècle (Ministère de Science et Innovation Espagnol et Fondation « Séneca » de la Région de Murcia) qui ont donné lieu à des collaborations internationales. Il s'agit cette fois de s'intéresser non seulement au genre de la nouvelle mais aussi au genre (*gender*) d'auteures qui ont eu du mal à se faire connaître en leur temps et qu'on ne lit plus beaucoup. Le volume s'attache à étudier des femmes nouvellistes de 1766, date de naissance de Madame de Staël, à 1953, année de la mort de Rachilde.

L'ouvrage se divise en quatre parties, dont la première « À titre d'introduction » (pp. 29-38) contient un « Inventaire d'une production : les nouvelles écrites par des femmes au XIX^e siècle ». Dans son intervention initiale, René Godenne relève le paradoxe suivant : les femmes de lettres du XIX^e siècle publièrent beaucoup de nouvelles, qui connurent de nombreuses rééditions en leur temps, contrairement à leurs homologues masculins dont les tirages furent moins importants. Pourtant, la plupart de ces femmes, qui signaient souvent d'un pseudonyme masculin pour être éditées, sont bien oubliées aujourd'hui. Le spécialiste de la nouvelle classe les écrits de ces femmes en deux catégories : la nouvelle morale et la nouvelle sentimentale. Il semble en effet que les récits de mœurs, fantastiques et exotiques n'aient eu que rarement les faveurs des femmes nouvellistes.

La deuxième partie « Sensibilités féminines des premières années » s'intéresse à la fin du XVIII^e siècle et au tout début du XIX^e. Nobles pour la plupart telles que Germaine de Staël-Holstein, née Necker, ou Julie d'Abrantès, les romancières ont vécu les temps les plus troubles de l'Histoire de France. Elles ont cherché à restituer dans leurs nouvelles la sensibilité romantique et leurs émotions féminines. Ainsi Angéles Sirvent Ramos, dans « Les nouvelles de Mme de Staël, nouvelles romantiques ? » (pp. 41-58), s'interroge-t-elle sur les premiers récits en prose de Germaine Necker, passionnée d'écriture depuis son plus jeune âge et dont les nouvelles parues en 1786 ont été éclipsées par les romans de la maturité littéraire. L'amour et le didactisme envahissent les nouvelles de certaines consœurs moins connues que Mme de Staël. Dans « De l'érotique au didactique : *Entre chien et loup* de Mme de Choiseul-Meuse » (pp. 59-66), Pedro Pardo Jiménez livre une micro-lecture convaincante d'un récit publié aux alentours de 1808 par une femme auteur bien oubliée. Le thème de cette nouvelle est à la fois érotique et moral puisqu'il est question de la virginité de l'héroïne. Le critique voit à raison dans *Entre chien et loup* le regret d'une époque révolue qui offrait plus de liberté aux femmes. Carmen

Camero Pérez étudie, quant à elle, « *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* : une "longue nouvelle" épistolaire de Constance de Salm » (pp. 67-79). Il s'agit toujours de voir en quoi la sensibilité féminine s'exprime dans les écrits courts, ici à travers le genre épistolaire, très à la mode à une époque. Enfin, Thierry Ozwald examine le recueil « *Les Scènes de la vie espagnole* de la duchesse d'Abrantès : des nouvelles à sensation » (pp. 81-97). Si Laure d'Abrantès y déploie un exotisme facile et un espagnolisme de pacotille, sa façon de retarder le dénouement, souvent raffiné, et la cruauté de la chute, pourraient annoncer, selon le critique, les nouvelles de Barbey d'Aurevilly et de Mendès.

Dans la troisième section « Femmes au cœur du XIX^e siècle », sont encore évoquées des femmes dont les noms sonnent familièrement à l'oreille d'un dix-neuviémiste pour les avoir croisées lors de ses recherches sur des auteurs masculins, ou d'autres genres que la prose. Encarnación Medina Arjona consacre son étude à « Marceline Desbordes-Valmore et les accents de la voix naturelle » (pp. 101-112). Elle y explique comment l'art de la scène, le théâtre et la voix, l'oralité ont influencé les nouvelles de la poétesse. Kyoko Murata rappelle comment Delphine de Girardin s'est tournée vers le journalisme après avoir été découragée par Balzac de continuer d'écrire des nouvelles dans « Stratégies de l'écriture féminine chez Delphine de Girardin : *Courrier de Paris* » (pp. 113-124). Comme Delphine de Girardin, qui signait ses articles Charles de Launay, Claude Ahlvan est l'un des pseudonymes de Madame Charles Reybaud, auteure proluxe mais oubliée que nous présente Barbara Cooper. Dans « Madame Charles Reybaud et *L'Habitation Kernadec (Sydonie)* : histoire d'une auteure et d'une nouvelle peu connues » (pp. 125-138), la critique démontre l'influence de *Paul et Virginie* sur la nouvelle *Sydonie* (1846) dont l'intrigue sentimentale a pour toile de fond Saint-Domingue en 1791. Lidia Anoll, qui choisit de travailler sur « Marie d'Agoult, nouvelliste » (pp. 139-154), dépasse de beaucoup la monographie en rappelant les relations de la maîtresse de Liszt, alias Daniel Stern, avec George Sand et Delphine de Girardin.

Maria Teresa Lozano Sampedro et Thanh-Vân Ton-That consacrent chacune une contribution à Louise Colet, restée dans l'histoire littéraire comme muse et épistolière de Flaubert. « L'énigme de l'identité de la femme dans un récit d'amour et de mort de Louise Colet : *Qui est-elle ?* » (pp. 155-170) propose une analyse narratologique et thématique de la nouvelle *Qui est-elle ?*, tandis que c'est le recueil *Historiettes morales* qui fait l'objet de la seconde étude. « *Les Historiettes morales* de Louise Colet : les expérimentations d'une nouvelliste au carrefour de l'Histoire, de la morale et du romantisme » (pp. 171-181) se propose de distinguer les nouvelles historiques et les nouvelles de pure invention. Dans « La voix d'une nouvelliste débutante » (pp. 183-196), Inmaculada Illanes Ortega entreprend d'exhumer le recueil *Quatre Nouvelles fantastiques* (1859), qui ne contient quasiment pas de surnaturel, et son auteur Mina d'Auberval, bien oubliée.

George Sand et la Comtesse de Ségur, née Rostopchine, font bien sûr partie du corpus d'auteures étudiées. Antonia Pagán évoque « Merveilleux et fantastique dans la fiction sandienne » (pp. 197-213), alors que Nathalie Prince compare les contes de Sand et de Ségur dans l'optique de la littérature pour la jeunesse « Le sablier, la

robe et les lunettes : l'art d'être grand-mère. Lecture croisée des *Nouveaux contes de fées* (Sophie de Ségur) et des *Contes d'une grand-mère* (George Sand) » (pp. 215-231).

La dernière partie « Voix féminines au tournant du siècle » se concentre sur la période 1880-1930. Dans « Femmes journalistes et femmes nouvellistes dans la revue *Les matinées espagnoles* (1883-1888) » (pp. 235-246), Francisco Lafarga étudie la grande implication des femmes dans la presse. Si la participation des écrivaines du XIX^e siècle aux quotidiens, parfois dirigés par leurs maris, avait déjà été analysée précédemment, F. Lafarga se penche sur une revue entièrement créée par une femme. Maria Letizia de Rute, cousine de Napoléon III, a dirigé les *Matinées espagnoles* et publié articles et nouvelles. Sa revue a accueilli de nombreuses collaboratrices européennes, dont Jeanne Thilda, pseudonyme de Mathilde Stevens, épouse du peintre ; Georges de Peyrebrune ; la Pardo Bazan. Ces écrivaines étaient considérées comme des aventurières en leur temps. C'est à une vraie aventurière que Carmen M. Pujante Segura consacre une contribution. « Les nouvelles d'Isabelle Eberhard : entre-genres, entre-siècles, entre-cultures » (pp. 247-262) cherche à mettre en valeur les récits courts de cette voyageuse, dont la vie brève a éclipsé l'œuvre. Ses voyages en Afrique du Nord l'ont élevée au rang d'héroïne. À côté de cette exploratrice qui avait le goût de l'exotisme, la nouvelliste belge à laquelle s'intéresse Éric Vauthier dans « Sous le signe de l'occultisme et de la souffrance : *Treize douleurs*, de Jeanne de Tallenay » (pp. 263-29), paraît bien fade. Tout comme d'autres riches désœuvrées, Jeanne de Tallenay fut attirée par l'occultisme et l'ésotérisme, dont son œuvre porte l'empreinte. Rien à voir avec Anna de Noailles, célèbre poétesse mais aussi nouvelliste qu'Yvon Houssais évoque dans « La lyrique amoureuse d'Anna de Noailles » (pp. 281-295).

D'avantage connue pour ses romans fin de siècle et décadents, Rachilde fait l'objet de trois études, différentes et complémentaires, attestant, s'il en était besoin, de la richesse de son œuvre. Dans « Une Rachilde méconnue : l'instinct sauvage dans les *Contes et Nouvelles* de Marguerite Eymery » (pp. 297-311), Ana Alonso s'attache à un recueil disparate publié en 1900 sous le titre *Contes et Nouvelles*, où s'exprime le thème de l'animalité si prégnant dans ses œuvres narratives. Lola Bermúdez Medina replace Madame Alfred Vallette dans son époque. « Rachilde et (quelques-uns de) ses contemporains » (pp. 314-325) s'intéresse en effet à la réception de l'œuvre de l'auteure et à sa collaboration dans la presse. Rosa De Diego s'éloigne de l'étude *stricto sensu* de la nouvelle. « Décadence Jongleuse » appréhende la subversion des contes sociaux et moraux dans le roman *La Jongleuse*. Quant à Marta Pedreira, elle étudie la porosité des genres chez Rachilde, notamment l'influence de la dramaturgie symboliste sur la prose, et le récit court en particulier, dans « De la scène au texte : l'influence du théâtre symboliste dans les *Contes et nouvelles* suivis du Théâtre de Rachilde » (pp. 327-358).

Le volume, dans lequel les essais sont répartis de façon chronologique, s'achève sur la traditionnelle présentation des collaborateurs. Un index des noms et des œuvres cités aurait été utile. De même, on aurait souhaité de petites notices biobibliographiques des auteurs étudiés en fin de volume, bien que ces

renseignements soient la plupart du temps déjà présents et intégrés aux différentes contributions. Cela aurait permis d'optimiser le livre.

Si l'on excepte de nombreuses coquilles et maladroites d'expression qui ont échappé à la sagacité des auteurs, cet ouvrage remplit son objectif : faire entendre les voix de ces femmes écrivains oubliées ou mal connues qui se sont exprimées à travers la nouvelle. Dans un champ littéraire dominé par les hommes, ces auteures sont, au mieux, restées dans l'histoire de la littérature par les autres formes littéraires auxquelles elles se sont adonnées : romans, poèmes, pièces de théâtre, chroniques journalistiques. Croiser le sujet de l'écriture féminine, du *gender*, à la mode depuis quelques années, avec l'étude du genre de la nouvelle est une façon originale pour Concepción Palacios et Pedro Méndez d'apporter leur contribution à un renouvellement de l'histoire littéraire, du romantisme à la veille de la seconde guerre mondiale, en passant par le réalisme, le symbolisme et la décadence. La plupart des contributions sont stimulantes et ouvrent des pistes à d'autres publications. Ce livre deviendra, nous l'espérons, une référence pour l'étude de la nouvelle féminine, de la veille de la Révolution française à la fin de la Troisième République.

Noëlle BENHAMOU
I.U.T. de Meaux, Université Paris-Est
CNRS-ITEM (Paris)
Noelle.Benhamou@u-pem.fr